

**S** I tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie  
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,  
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties  
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,  
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,  
Et, te sentant hai, sans hair à ton tour,  
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles  
Travesties par des gueux pour exciter des sots,  
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles  
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,  
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,  
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,  
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,  
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,  
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,  
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,  
Si tu peux être brave et jamais imprudent,  
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,  
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite  
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,  
Si tu peux conserver ton courage et ta tête  
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire  
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,  
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire  
Tu seras un homme, mon fils.

~ Rudyard Kipling

Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer ? Qu'on mette face à face cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille, qu'ils en viennent aux mains ; les uns, libres, combattent pour leur liberté, les autres combattent pour la leur ravir. Auxquels promettez-vous la victoire ? Lesquels iront le plus courageusement au combat : ceux qui espèrent pour récompense le maintien de leur liberté, ou ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent d'avec la servitude d'autrui ? » **Étienne de la Boétie**

Lorsque je réfléchis à l'amitié, une question me paraît importante : doit-elle son origine à la faiblesse ou au besoin, et si les hommes n'y ont cherché qu'un commerce réciproque de services afin de trouver en autrui ce qu'ils ne pourraient avoir eux-mêmes, et de payer à leur tour ces services par des bienfaits semblables... ? **Cicéron – Œuvres philosophiques majeures**

**« Le monde est une RESON-(N)-ANCE qui invente la dissertation » – « D'Observation, d'Assertion, de Balbutiements et de Compréhension ; il demeure les mots de liaison » ...**

**Nul besoin d'invoquer des dieux ou le diable,  
La posture de l'être humain se suffit à elle seule.**

Malheureusement, je ne pense pas qu'il suffirait d'une étude analytique, intercommunautaire sensible, d'autres conditions pour que l'être-humain puisse trouver quelque équilibre en son propre statut – matériel et ontologique – pour ne plus invoquer une réflexion suffisamment éloignée de ce qu'il croit du sens de l'élévation du discours, corporatiste voire sectaire, fermé à la pluridisciplinarité, de l'homme. Toute parole ou style anticonformisme est, toujours long, à émerger comme à faire sens à potentielles formes d'équilibre.

Les ruraux et les citadins ne se comprennent plus. Les premiers sont restés tributaires d'un langage empirique, en népotisme souvent tourné vers des formes, de complotisme, anti-progressistes. Quant aux seconds absorbés par la convoitise, à tous crins, n'ont plus d'espace – de communication – pour imaginer pouvoir tisser quelques liens et accords louables entre la paysannerie et la cité. Elles sont devenues deux mondes opposés, tant sur le fond que dans les formes. Je parle de vous, vieilles badernes, oublieux de vos rêves d'enfant, nulle clef, nulle serrure, nulle porte entrouverte au seuil des entendements.

### ***DEMEURES EN SURSIS***

*Je vous vois, longues ombres étendues au couchant de l'existence, derniers solstices, je ne sais plus  
qui songent encore.*

*Je vous entends, tristes petites choses ridicules sur vos chaises de bréviaire, piètres acquis, je ne  
sais plus qui ment, encore.*

*Retenez-moi de compter ce qu'il reste des années, des sales besognes soumises au silence des vices.*

*Là où, souvent, naissent les mains de rancœur, crissements du vent d'hiver sur les boiseries gonflées de gel.*

*Voilà pourquoi je parle de vous, vieilles badernes, oublieux de vos rêves d'enfant, nulle clef, nulle serrure.*

*Nulle porte entrouverte au seuil des entendements, même sang-froid que des vipères lovées aux mesures de fiel.*

*De vous, de moi, qui est le plus désenchanté lorsque crépitent les cris de quelques bouches dévisageant vos deniers d'horion.*

*Nul sort, que de vivre loin de vous, ristournes en gageures de veules manigances, saisons sans oiseaux-fées.*

*D'une aile haute comme d'un œil vigilant, écoutez, vils ruraux sans livres sur l'étagère, les mots humiliés.*

*Entendez les dire irrités du jour, démons nuit, quand le passage d'un nuage obscurcit le scintillement de l'eau.*

*Sentez venir le chant, signes amicaux, à demi vers, ici, à la porte d'entrée où la mémoire ne se déguise pas en statut borgne.*

*Comme un feu élevé sur l'horizon des justes tendances, l'ordre des grandes floraisons entre les galets de la rivière sans retour.*

*Vivriez-vous, vos dernières années sous le joug d'un rite calqué aux tours d'ivoire, consanguinité, demeures en sursis.*

*Je vous plains, minables boucliers de cendres fourvoyant l'avenir des veilleuses, dans l'âtre des cheminées empoisonnées.*

*Je forme un vœu, éternel, que de ne jamais croire au gargarisme des promesses messianiques, en méthode d'usurpateurs.*

La liberté n'existe que solitaire, après avoir su transmettre, du mieux possible, les variations de la vie sociale à sa descendance. La liberté ne peut se côtoyer que par l'expression de sa tension cherchant à vaincre les forces antagonistes de l'intéressement faussement livré à son contraire i.e. l'attachement, sournoisement véhiculé par le pouvoir des mots affichés aux guides de pacotille sucés par une espèce de sémantique messianique croyant, encore, aux tâches en cavatines de l'impossible principe de subsidiarité. Je n'ai aucun besoin à être sauvé, de quoi, pourquoi, par qui et quand ? Par un modèle de rédemption farcie aux langages des divines comédies en jean-foutres. Pfft... Quelle fourberie.

**Michel Asti – La clé du temps des murmures 2023**

## **Sourire ou pleurer, en poésie tout est permis**

**La vie est une histoire de rencontres.  
Certaines s'inscrivent au chapitre des beaux souvenirs.  
D'autres se quittent sans regrets.**

La jalousie est une source de souffrances aussi bien pour la personne qui en fait les frais que pour celle qui la manifeste. Elle peut devenir malade, elle est alors source de souffrance pour son auteur comme pour son objet. Elle entraîne souvent colères, rancœur, voire haine dont la réalité s'exprime dans des manifestations violentes entre possédés(es) et possédants(es).

Si l'on veut découvrir les origines de l'inégalité, ne convient-il pas de connaître ; aux abords des antériorités ethnosociologiques du mammifère-humain l'évolution communautaire quant à ses accointances attachées aux conventions sociales ? Une sociologie correcte suppose une anthropologie préalable ainsi qu'une analyse des sciences humaines d'avec une potentielle compréhension objective et louable de l'état de la nature même du bipède-humanoïde...

Le jeu se limite-t-il à l'évaluation des comportements intellectuels, cessibles avec les modalités épistémologiques et ontologiques du monde naturel du et des vivants... ?

### **Si révocation(s)... ou sire(s) et vocation... Evoquons ce si... impérial**

Si le potier n'haïssait le potier,  
Si l'architecte « Sis » l'architecte,  
Si l'impérieux ne travestissait les :

#### **Vagabonds de mots**

S'ils ne t'ont pas tout dit  
Si leurs mots ne t'ont pris  
Entre tristesse et joie

Telles les ombres du silence  
Semant quelques cailloux  
Entre chênes et roseaux

N'oublie pas leurs brûlots ;

S'ils t'ont craché du feu  
Comme des dragons furieux  
Soufflant sur tes douleurs

Figures de démons nus  
Corps tremblant de peur  
Cœurs percés de tisons

N'oublie pas leurs brûlures ;

S'ils se sont affaiblis  
Par trop de rêves perdus  
Sous des pulsions vides

Dans l'ondée piquante  
Sur des versants gelés  
Avec les oiseaux du vent ;

Si tu les pensais fous  
N'oublie pas les mots dits  
Ceux des poètes vagabonds...

Si le chanteur écoutait le saltimbanque,  
Si le poète dessinait Callippos,

Écoute au lointain le murmure  
Celui qui jamais ne vacille  
Souvent tu sous les rouleaux du temps  
Parfois surgissant de l'orée.

Tends l'oreille aux vents élevés  
Ceux qui soufflent sur les brumes  
Bercés aux frontières du prime âge  
Tantôt au faîte de vieux chênes

Comme ces nuages aux pointes des monts  
Signature des tourments liquides  
Une encre brûlante trace les songes  
Styler lys des désirs impatients.

Vision d'une rencontre émerveillée  
Celle que vêtent les lèvres charmeuses  
Variations d'un chant octroyé  
Celui sauvegardé des outrages.

Verve aux habits de mémoire  
Résonance aux solstices d'été  
Ton visage parle aux éphémères  
J'en écoutais ton tendre délire.

Celui qui parlait aux livres  
Demeure des feuilles légendaires  
Présence des mots de liaison

J'en assumais mes propos découverts.  
Sont-ce là les engagements aventureux ?

Entends le bruit des traces sûres  
Pas coquins couvés de passions  
Le futur fut attisé de résurgences  
Notre jeunesse n'y prit garde.

Fut-elle ficelle d'infortune ?

Jeux épars aux lieux des rumeurs  
Ceux au prisme sans amarres gravées  
Où les fontaines parlent de libertés  
Comme les enfants d'innocence

Image d'un ancien feu follet  
Il y resta longtemps silencieux  
Là où le sens fait dignité  
Au nom de la veille parentale

Respire la colonne de nos ères  
Attentions portées à la source  
Vigie aux sincères passants(es)  
La parole est une étrangère.

Écoute à l'ombre des muses  
Ce qui manqua aux frasques du temps  
Ces séductions en pouvoir d'attraction

Afin que les poètes peignent leur Calliope ;

Leurs clés luisent à un jet de pensées...

Si le chanteur entendait le saltimbanque,  
Si le peintre écrivait la folie,  
Si l'orgueil écoutait la modestie,

Si la discursivité était pluridisciplinaire,  
Si l'intuitivité était moins dédaigneuse,  
Si le discours était moins autocentré...

Si l'art signifiait la tare,  
Si la science pesait la position...

Et le temps... à vivre ?

Il est vrai que, pour ce qu'il est des expériences qui peuvent y servir à la collectivité, un homme seul ne saurait suffire à les faire toutes ; mais il n'y saurait aussi employer utilement d'autres mains que les siennes, sinon celles des artisans, ou tels services prodigués par autres gens, qu'il pourrait payer, et à qui l'espérance du gain, qui est un moyen très efficace, ferait faire exactement toutes les choses qu'il leur prescrirait ; sans autre sens que celui de vouloir générer son propre accaparement contre les errements de l'existence soumise à une idéologie intemporelle, en futur sans pression usurière, où le présent n'aurait autre visage que celui d'une créance par-delà la mort certaine. Et depuis des siècles, l'historiographie des hommes a démontré l'inutilité des mots, en cette façon, édictés au nom de desseins particuliers ligaturés aux portes des désirs inassouvis.

La philosophie des sciences tombe généralement dans deux excès inverses : soit elle est trop philosophique, c'est-à-dire s'attache trop aux principes généraux, à l'a priori et aux valeurs rationnelles, soit elle est trop scientifique, autrement dit se cantonne aux résultats particuliers, à l'a posteriori et aux valeurs expérimentales. Il faudrait une nouvelle philosophie des sciences, qui montre dans quelles conditions les principes généraux peuvent conduire à des résultats particuliers, et vice versa. Il faut parvenir à concilier empirisme et rationalisme : « l'empirisme a besoin d'être compris, le rationalisme a besoin d'être appliqué ».

Ou encore : « On prouve la valeur d'une loi empirique en en faisant la base d'un raisonnement. On légitime un raisonnement en en faisant la base d'une expérience ». Ce n'est pas là un dualisme au sens où empirisme et rationalisme ne s'opposent pas mais se complètent. Le rationalisme appliqué reprend les enseignements fournis par la réalité pour les traduire en programme de réalisation.

C'est ainsi que Bachelard définit le rationalisme scientifique qu'il appelle de ses vœux comme le courant épistémologique selon lequel « l'application n'est pas une défaite, un compromis.

Il veut s'appliquer. S'il s'applique mal, il se modifie.  
Il ne renie pas pour cela ses principes, il les dialectise ».

De ce fait, ce type de rationalisme se distingue des autres, de par son caractère ouvert : « c'est la seule philosophie qui s'applique en déterminant un dépassement de ses principes. Bref, elle est la seule philosophie ouverte. Toute autre philosophie pose ses principes comme intangibles, ses premières vérités comme totales et achevées. Toute autre philosophie se fait gloire de sa fermeture ».

La vraie philosophie de la connaissance est donc une philosophie ouverte, qui cherche dans le réel ce qui contredit des connaissances antérieures ; alors qu'en général, les philosophes ont plutôt tendance à considérer ce qui vient contredire leurs théories comme des détails, ou des signes de l'irrationalité du donné, et ne modifient en rien leur thèse. Bachelard précise alors le sens qu'il donne à la « Philosophie du non », qui donne son nom à l'ouvrage : il faut comprendre que « l'expérience nouvelle dit non à l'expérience ancienne, sans cela de toute évidence, il ne s'agit pas d'une expérience nouvelle ».

La philosophie du non est la doctrine épistémologique privilégiée qui permet de penser et d'accompagner le progrès scientifique. Il y a progrès lorsqu'on organise des expériences qui ont pour vocation de contredire, ou d'invalider des expériences antérieures, et de ce fait de remettre en cause

des théories admises jusqu'ici. Une expérience qui ne fait que confirmer les expériences et les théories antérieures peut être utile ; mais ce n'est pas grâce à celle-ci que la marche de la science pourra faire un bond qualitatif en avant. Il s'agit donc d'essayer d'organiser des expériences afin de réfuter ou critiquer les théories admises jusqu'ici ; c'est cette démarche qui précipite le progrès scientifique.

La philosophie du non n'est pas, contrairement à ce que son nom pourrait laisser penser, une philosophie fermée : « ce non n'est jamais définitif pour un esprit qui sait dialectiser ses principes ».

Il s'agit au contraire d'une activité constructive, destinée à penser et consolider le caractère fertile de l'expérimentation. Bachelard émet une double requête : aux philosophes, il demande le droit de se servir de concepts philosophiques détachés des systèmes où ils ont pris naissance (ex. : se servir de la catégorie kantienne sans être kantien). Bachelard se prend à rêver : contre les philosophes qui ont tendance à vouloir appréhender la réalité à partir d'un seul point de vue surplombant et englobant tout.

Il faudrait une philosophie pour chaque problème, chaque équation : il faudrait une philosophie du détail épistémologique. Bachelard prend l'exemple d'un concept scientifique, celui de masse, afin d'identifier les différents types d'explication épistémologique de celui-ci.

Ces types d'explication reflètent l'évolution épistémologique, qui va toujours dans le sens d'une plus grande cohérence rationnelle. La première explication de la masse d'un objet est de type animiste. Reflétant une appréciation « gourmande » de la réalité, celle-ci considère que le plus gros fruit est le meilleur. De ce fait, « la notion de masse concrétise le désir même de manger ».

On confond donc masse et volume. Cette première explication insatisfaisante se voit bientôt contredite par l'expérience. « La 1<sup>re</sup> contradiction est comme toujours, la première connaissance ». Cette contradiction est celle de la disproportion, en certains cas, du « gros » et du « pesant » (volume et masse).

## **De temps en temps**

Rien ne change vraiment,  
Une idée, d'aventure, c'est enthousiasmant,  
Mais pour aller où ? Avec qui ? Et quand ?

Vingt ans, le moment à pleine dent,  
Demandez l'impossible, en vous souvenant :  
Combien d'arguments eurent révolution gagnante ?

Trente ans, c'est un peu moins flippant,  
Ne cours plus camarade, l'utopie est une passante.  
Quidam ton slogan est un encombrant.

Quarante ans, la descendance est prenante,  
Nouvel essai, c'est marrant les lois du marché



La rose et le poing, la démocratie, c'est encore stimulant ?

Cinquante ans, une voie vers un poste vacant...  
Qu'eus-tu cru ? Intérêt n'est point intéressement !  
La messe est dite, parfaitement, absolument, régulièrement.

Soixante ans, une dédicace tranquille, c'est insouciant,  
Changer la vie, c'est encore enthousiasmant,  
Peut-être nulle part, mais avec la force du moment.

Soixante-dix ans, au loin les canons de Navarone,  
C'est bruyant, les changements sans temps morts,  
Il est temps de se remettre en conditions...

Quatre-vingts ans, les souvenirs s'estompent,  
La philosophie, la sagesse, le malheur, l'inattention,  
Ils se sont bien tenus ; les illusions aussi...

Comme ses passants et passantes, sans mémoire.  
Les démons, les merveilles, les étapes perdantes,  
Les grandes causes, les mauvaises raisons...

Les folles promesses sans belles devises vous saluent...  
De temps en temps...

Parfois le texte donne l'impression de s'écouler d'une source dont le lieu resterait secret. L'onde épousant les anfractuosités du terrain trace son chemin déjà dessiné ; avant qu'elle n'accède aux aires de quelque lit, seulement, connu d'elle... le texte suivant scrupuleusement ses mouvements et son avancée dans une espèce d'attraction en simple fluidité de sens sans jugements dressés au fronton des obstacles ignorant les causes par lesquelles lui furent dictées les raisons de son ode à la nature et aux vivants...

Barrières érigées par des devises gonflées aux abords de certitudes plantées à l'éphébie d'amphitryons, sans discernement quant aux sollicitudes de ne plus en avoir... comme si le plaisir de possession et de compréhension ornementale serait les uniques sens d'un jardin d'Eden imprégné du charme languissant, précieux et envoûtant bien qu'un peu désuet quant aux artifices d'une possible faveur pathétique inopportunément reléguée loin des pertinences attentionnées.

Comme si des palissades furent détournées de la liberté d'expressions à édicter les arbitraires de vents contraires cherchant constamment à lui prétendre une impression cachée sous l'assise des indifférences où seuls existaient les iniques services rendus à son symbolisme sonné au particularisme d'avec ceux de l'image tronquée ; à la vénérer agenouillée, plus qu'à se lever, dans une absurdité sans teinte, refusant par la même les couleurs péjoratives gravitant autour d'une transparence dégradante marquetés aux signes vermifuges...

## Ce temps à vivre

« Et l'aube inévitable  
À qui veut s'arracher au miroir  
Docile et sans mémoire  
Que tend l'obscurité sans repère et sans rive  
À l'orgueil familial comme un démon-gardien  
Ne comptez pas sur moi pour maudire la nuit  
Qui ouvre le vertige de nos moindres silences

Et habitue en nous quelque chose à la mort  
Ni pour dire facile le retour à l'aurore  
Je reviens du pays sans mesure  
Où l'imaginé tient lieu de paysage,  
L'ivresse de clairvoyance,  
Le regard de clarté,  
La parole d'histoire,  
Le frisson d'innocence

Je reviens du pays sans contour,  
Asile du sommeil,  
Berger de chimères,  
Refuge de l'absence,  
Domaine où n'apparaît que la moisson des lampes  
Asservies au désir,  
Espace où l'homme peut se croire seul,  
Lieu où ce qui n'est pas se pare d'apparence  
Empruntée au délire déguisé en Roi-Mage,

Gîte blotti aux fondrières,  
Terres d'abîmes,  
Me voici masqué d'ombre et assez  
Pour savoir l'illusion  
D'avoir pris pour dédale ce qui n'était qu'errance  
Et pour une aventure, une pente suivit,

Oh luxure de l'esprit  
Dans la brûlure d'un lit bordé à mon empreinte.

Et je sais de la nuit  
Qu'elle rêve le monde à l'image des songes,  
Miroirs jetés remontant les grands fonds  
La récolte un peu vaine, épaves et limon,  
Témoignant de l'espèce et si peu de moi-même,  
Tel qu'au réel, je m'avance lié.

Récusés les prestiges obscurs,  
Il ne reste que l'aube  
Peuplée d'arbres et d'hommes,  
De champs et de chemins,  
D'étendues et de villes  
Célébrant à la fois le mystère  
Et la victoire de l'évidence inépuisable

Beau réel, mon héritage  
D'autant de cris que de chansons,  
D'autant d'eau que de sang,  
Qu'autant de cendres que de feu,  
Nous avons fait de noces le voyage  
Et d'amour notre histoire. »

### **Charles Rimbaud – Feu de tout bois**

La raison en causalités phénoménologiques appartient à celles et ceux qui cherchent à comprendre comment les choses s'organisent, comment le mouvement de l'une affecte le mouvement des autres. Le personnage du scientifique représente ceux qui partent à la découverte du monde, mais c'est aussi celui qui doit constamment s'inventer de nouveaux outils scientifiques pour le parcourir.

### **REVOCAATION**

Âaah acides langages honnis d'ascètes  
Oooh obèses causes vendues au céleste  
Boouh limbiques débatteurs sans palimpseste.

Que de fades sauces politiciennes amalgamées aux domaines où l'alchimie hasardeuse de la narration pronomiale dérive vers les lois de la tragique aseptisation orwellienne, après affres cornéliens.

Quel référentiel pourrait vous comblez dans vos parements cultu@els tendant vers magisters aux traits en préceptes de fermeture consistant à noyer le poisson comme à jeter tous les bébés avec l'eau du bain, dans la nasse des avatars d'hydres ; aux calques de fiel ?

Archétypes sans sens cocyclique  
Boulimiques en ruse d'inter corporité  
Certitudes sur raisons de supériorité  
Demiurges – en Es-Veritas – enchaînés.

Eééh hébétés(es) ; les ont-ils fondés au sophisme de titre que vous n'y puissiez faire tant de bruit contre promiscuité des affaires de rangs comme de sang... ?

Félicités des appareillages  
Gargarisme aux saccages

Hérités en noirs adages  
Icônes des blonds rivages.

Joutes en promesses comme graal sucé à la bouche des cavatines, le ban des bourreaux de style s'est agenouillé à la grande table des suffisants, précieuses de pudeur et roitelets de pissotières, sans dérision.

Kabbales en surplus d'égos  
Louange des sinus sans Argos  
Messianisme finalisé aux bargeots  
Néologismes de nébuleuses, ô sceaux-sots.

Organisations qu'une révocation méconnue n'eut plus de ressources suffisantes à l'agencement collectif, d'Est en Ouest et du Nord au Sud, je crains fort que les portes restantes ne restent cadenassées dans une instable triangulation en legs de portiques versés aux autorisations obscures de Mammon, happées à la monosémie pluri-maniaques des possédés(es) d'embaras.

## **LE CHAT & LA SOURIS**

Incivilités de connivences grégaires,  
Arythmies aux collapsus des postérieurs,  
Rats des villes sous couveuses précaires,  
Lucioles au Seuil des sombres intérieurs,  
Mais qui connaît le prix des portages d'évidence ?  
Le philosophe tout calme aux temps prudes,  
Le mathématicien tout penaud au nombre d'unités,  
Le physicien tout excité au retour vers le futur,  
Le comptable fier du résultat de son usure... ???  
Ou le chat de l'écrivain tout à l'opération d'une souris  
Souriez, en écriture poétique, tout est permis...

## **L'HUMOUR EST-IL BON POUR LA SANTE MENTALE... ???**

Le rire doit être quelque chose de ce genre, une espèce de geste social. Par la crainte qu'il inspire, il réprime les excentricités, tient constamment en éveil et en contact réciproque certaines activités d'ordre accessoire qui risqueraient de s'isoler et de s'endormir, assouplit enfin tout ce qui peut rester de raideur mécanique à la surface du corps social. Le rire ne relève donc pas de l'esthétique pure, puisqu'il poursuit (inconsciemment, et même immoralement dans beaucoup de cas particuliers) un but utile de perfectionnement général. Il a quelque chose d'esthétique cependant puisque le comique naît au moment précis où la société et la personne, délivrées du souci de leur conservation, commencent à se traiter elles-mêmes comme des œuvres d'art.

En un mot, si l'on trace un cercle autour des actions et dispositions qui compromettent la vie individuelle ou sociale et qui se châtient elles-mêmes par leurs conséquences naturelles, il reste en dehors de ce terrain d'émotion et de lutte, dans une zone neutre où l'homme se donne simplement en

spectacle à l'homme, une certaine raideur du corps, de l'esprit et du caractère, que la société voudrait encore éliminer pour obtenir de ses membres la plus grande élasticité et la plus haute sociabilité possibles.

Cette raideur est le comique, et le rire en est le châtement. C'est ainsi que des vagues luttent sans trêve à la surface de la mer, tandis que les couches inférieures observent une paix profonde. Les vagues s'entrechoquent, se contrarient, cherchent leur équilibre. Une écume blanche, légère et gaie, en suit les contours changeants.

Parfois le flot qui fait abandonner un peu de cette écume sur le sable de la grève. L'enfant qui joue près de là vient en ramasser une poignée, et s'étonne, l'instant d'après, de n'avoir plus dans le creux de la main que quelques gouttes d'eau, mais d'une eau bien plus salée, bien plus amère encore que celle de la vague qui l'apporta. Le rire naît ainsi que cette écume. Il signale, à l'extérieur de la vie sociale, les révoltes superficielles. Il dessine instantanément la forme mobile de ces ébranlements.

Il est, lui aussi, une mousse à base de sel. Comme la mousse, il pétillie. C'est de la gaîté.

Le philosophe qui en ramasse pour en goûter y trouvera d'ailleurs quelquefois, pour une petite quantité de matière, une certaine dose d'amertume.

**LE RIRE – Bergson**

## **TEMPS DES RETRAITS**

Imagine que nous soyons des miroirs,  
Des miroirs glacés qui ne pleurent jamais,  
Faciès, pour toujours, tenus aux mêmes rêves,  
Cauchemar drapé des pires peines de l'écho.

Imagine que nous étions des diables,  
Des démons se riant des allées de glace,  
Figurines fourbies au lustrage des pics élogieux,  
Songes affichés aux versants des mots décimés.

Imagine que nous sommes, encore, des souffles,  
Bouches chaudes qui ne s'émerveillent plus,  
Lèvres collés-gercées sur les vitres de gel,  
Histoires tues sous les poussières du temps.

Imagine qu'il n'existerait plus de repos,  
Nuits et jours sans odes ni potron-minet,  
Courses filmés à l'ombre du susdit des rigneurs,  
Livrée d'une galerie aux portraits brisés.

Imagine si nous n'avions plus rien à échanger ;  
Je crois, alors, que nous serions, déjà, un peu, morts.

Avant d'entrer sur le chemin de la lassitude, de tourner les toutes dernières pages de mon histoire, à entamer mon épilogue avant que ne tombe le rideau, j'y mettrai un point final sur l'appui de ma fenêtre. Je le laisserai au choix de l'ouvrir sur mes pensées...

La dignité ne se vole pas.

Elle ne peut se désaffiliée de ce qu'il peut en être supposé des fraternités humaines quant à leur position au sein de l'univers tant du commencement, du milieu, de la fin, de l'infini et du tout. Elle s'acquiert par l'expérience de l'attention envers ces "choses de la vie" entre liberté et attachement.

Cette attention est le meilleur point d'équilibre pour ne pas faire preuve outrancière tant des promiscuités particulières de l'attachement envers l'autre que de la préciosité envers les libertés.

La fraternité est personne ; mais c'est elle qui détermine les accords réunissant la liberté et l'attachement.

C'est pour deviner, ici, que les fondements de la vérité existentielle ne sauraient être traité hors de la matière, de l'énergie et du temps comme être sans analyse de l'idée des deux extrêmes de la métaphysique et de la psychanalyse.

Qu'est donc ce réalisme de l'attachement absolu envers une sémiotique méta-symbolique où l'idée du milieu serait une forme d'attention envers ces "choses de la vie" dans le monde terrestre fini fourbi au désir infini... ?

Qu'elle différence de profondeur, conséquemment, entre la vérité et l'athéisme, si cette différence entre la liberté d'attachement attentionné et l'attention attachante envers la liberté est tout aussi démotivant ?

Il est certain que le fait de considérer la hauteur ou la profondeur de l'idée d'attentions ne saurait s'exercer sans considération de ce qui peut être pensé de la substance métaphysique, distributivement prise, dans ce qui ne peut être dissocié de la sémiologie physique des idées philologiques alliée aux métadonnées de la mesure lexicographique des mots sonnés à la contreverse entre convaincus(es), sceptiques et attentionnés(es).

**Clanisme** : « Comportement de personnes unies par une parenté de type clanique et qui recherchent leur intérêt commun sans se préoccuper des règles sociales et des lois. »

Lorsque la société inhibe, trop tôt, les rêves de sa jeunesse et maintient, trop longtemps, une trop grande partie de la génération précédente dans le cauchemar des désillusions, elle ne saurait évoluer vers autres chemins que celui de la division. **Michel Asti – Au-delà des quarante malencontreuses**

« La plupart des gens ignorent qu'une "œuvre" journalistique réellement bonne exige au moins autant d' "intelligence" que n'importe quelle autre œuvre d'intellectuels, et trop souvent l'on oublie qu'il s'agit d'une œuvre à produire sur le champ, sur commande, à laquelle il faut donner une efficacité immédiate dans des conditions de création qui sont totalement différentes de celles des autres intellectuels. **Max WEBER, Le savant et le politique**

**ANONIE** : Le terme « anomie » vient de l'adjectif grec anomos, qui signifiait « sans lois », « sans règles » (ce qui va contre ce qui est de l'ordre du nomos, c'est-à-dire des usages et des règles ayant force de loi). Le substantif anomia renvoie, dans cette liaison avec nomos, d'une part à la violation de la loi, l'illégalité, d'où iniquité et injustice, d'autre part à l'absence de lois, l'anarchie, le désordre. C'est en particulier dans ce dernier sens que le terme anomia est utilisé par Platon dans La République.

L'anomie est donc, au sens étymologique du terme, l'absence ou la violation de la règle : un acte est « anémique » lorsqu'il est en dehors de toute loi ou règle. Au XVI<sup>ème</sup> siècle, en Angleterre, un historien, William Lambarde, utilise le mot anomy pour caractériser certaines conditions de la vie qui « apportent doute, désordre, incertitude sur tout » : il s'agit donc d'un dérivé du mot grec anomia, qui sera repris durant tout le XVIII<sup>ème</sup> siècle par la théologie anglaise, où anomy réfère à tout manquement à la loi divine, à une « vie sans loi ». Puis, le mot semble disparaître du vocabulaire anglais lui-même.

*Le jour où il ne restera que la justice sur Terre je ne donne pas cher de votre peau.* G. Bernanos

## **PAS SÎ : TEMPS DE CONFIANCE**

Il ne s'agit pas de savoir l'inintelligence, la grossièreté, l'ignorance ou la mesure d'assertion de certaines communautés "humaines", il s'agit de définir le degré des présomptions de leurs chefs, de savoir ce qu'ils veulent, ce qu'ils pensent avoir fait – consciemment ou inconsciemment – il s'agit de savoir ou de chercher le fond, le sens et la portée de leur idéologie et connaître la méthode ou l'application quant aux résultats – obtenus ou non – et surtout savoir interpréter les intervalles vides des hommes de petitesse comme les secrets de la poésie.

Il nous était difficile d'entendre les vocalises de l'acceptable. Nous pouvions percevoir les coups de boulot dans l'hystérésis généralisée.

Ces harangues, en souffle perfide, couvraient la mémoire des véritables bienséances, au fil des membres innocents. Nous devinions que la sincérité des mots de transition ne serait pas en complaisance suffisante pour noyer le verbiage en rade de lèvres dissidentes, pourtant, parfois saisissantes.

Sous le flot des regards en coin, la pauvre ignorance, en peurs perdues, flagornait en rond de facilités aux abords des portes dérobées. La lame de fond en intransigeance modale, sous affinité de songes équivoques, enflait fièrement à l'ombre des chimères clandestines et par trop cauchemardesques.

La déréliction, aux vents malencontreux, en insécurité de mains plus légères, sous couvert de visages aux lumières éteintes, prit son intendance dans les quartiers fixés par les fantômes de la confiance.

En béatitude sans intrigue, le démon de l'inquisition gonflait ses troupes, en fake news de fausses gardes. À ton rictus, diabolique, figé aux voix de mornes pénitences, vociférâtes en plan aux goûts d'amertume, nous préférâmes couper la ronce cachant les fragrances de la vie, quitte à entendre craquer nos os, sous la peau de nos chairs vivantes...

Quand nous marchions sous la pluie, nous entendions son cliquetis, et nous comprenions qu'elle voulait nous murmurer : « Ne marchez pas si vite, je suis partout ! »

Quel est le plus important : réussir ou trouver un sens à votre effort de réussir ?

Si l'enfer est un tunnel creusé par une colonie munie de pics d'incertitude, alors la raison est un bouquet d'attentions que l'on arrose de lucidité. La culture, les savoirs et la connaissance sont le sel de la vie. Les véritables amitiés et la réelle fraternité en sont le sucre.

Les yeux de l'homme ne réussissent à percevoir les choses que par la... connaissance de leur superficialité pourtant l'intelligence humaine a les ressources pour donner forme à leur essentialité.

### **Au marais des psychédélies**

À tous ces godillots de terres brûlées  
Exorciseurs de manche à balais tordus  
Massacreurs d'images à jeux  
Sonneurs à déficience mentale

Briseurs de communautés et d'espoirs  
Suceurs de micros maniaques  
Je vous le dis tout haut  
Vous n'aurez plus ma voix

De vous savoir là est un problème,  
Comme le destin, l'inattention et la servitude  
La droite à bigots et la gauche défroquée  
Les mises sur cheval de mauvaise close

Les chantres de coffres à blé noir  
La laïcité, la justice et les coups de pied au cul  
La démobilisation des anges de la liberté  
Sont des problèmes à cire glissante

L'homme à cervelle vide comme un bidon  
La jeune fille en verve au mur des magazines  
Miroir de la belle dame aux appâts mûrs  
Psychologues en habits de conversion

Philosophes tatoués au nombril de leur monde  
Usuriers des flux migratoires  
Marchands du sang des affaires  
Vendeurs de sexe à chimères désunies

À celles des cœurs battants de peur



Tout cela n'est pas un problème dans le marais des psychédéliques,

Mais à la pensée des idéoles, il n'y a pas pléthore indigente  
La lumière des matins arrose les sourires  
Le brouillard des songes écarquille les yeux

Au doigt du réel, la rosée devient tendresse  
Et sous les hauts vents, les murmures se pausent  
Telles des feuilles venues de la forêt d'allégeances

Les placiers de grabuges ont déserté le portique des cultures  
Bien leur en a pris,  
Je n'en ai plus de nouvelles  
Et cela me sied à merveille.

Mais vous, Chères et Chers Idéols(es)

Comment allez-vous ?

### **Classes de figures**

La tâche géographique à chaque allaire démentie,  
Les lieux d'incidences en multiplication divisionnaire,  
Par l'inattention d'experts en toutes matières,  
L'effet indésirable sacrifié à l'aubaine médiatique ;

L'exutoire terne de cette classe n'y fit suffisance.

Par l'hystérogaphie versée aux désillusions,  
L'abîme des individualismes par vacuité ;  
Chez les sommités en commissions déchirantes  
Aucun gisement de crise n'y eut intensité ;

Uniformes vestibulaires, dans cette classe, n'y firent acte.

Actifs de ségrégation, discriminations cumulées,  
Aux clans des quotidiennetés, capacité de mèche  
Avec communes simplistes, par harangue de distinctions  
En retardateurs d'éruptions, le stock vulcanise ;

Prévention sécuritielle par cette classe n'y fit qu'implosion.

Guéridons en files à succès, camp de base satisfait,  
Ô frénésies de reconnaissance, éruptions secondaires,  
Les places de privilège, en stock-options généreuses,

Les parodies moyennes songent aux marches détaxées ;  
En marketing de faveurs, cette classe promut cauchemar.

Les autres, en logoatomisation d'images  
Avec l'espérance d'une partition moins pauvre,  
Par les statuts d'une phénoménologie triste,  
Au nombre des illusions par troupes divisées  
S'y fourvoyèrent dans des chantiers incendiaires ;

En inculture télécommandée, cette classe n'y fit qu'exode.

### **Pour solde de tout compte**

Sous la mémoire de tes surprenants traits  
J'y amarrais un langage imparfait  
Gageures étendues sur des airs mâchés  
Du petit doigt en sursis de défaites  
Le vilain tout droit dresse tes heures blêmes.

Entre les flux aux lueurs de ta presque île  
Les notes aux couleurs chères paraient  
Tambour battant la mesure des si-là  
De la main tendue, ô biens à venir  
Le bras d'honneur solda services rendus.

Pour temps d'embrassades aux murmures-fleuves  
Toi, qui me pris dans tes accords chouettes  
Grisé au goût des soirées aguichantes  
Des grandes maisons aux petits bouchons  
Des nuits de folies douces j'en désirais.

Des années durâtes aux lignes prenantes  
Je t'ai vue belle du jour, attachante  
Affiliation d'une jeunesse passante  
Je m'y devais porte d'entrée rassurée  
Nous eûmes la flamme avec du gel aux paupières.

À l'orée des jalouses persiennes fermées  
Les secrets en portiques de voix brûlées  
Aux demeures maudites la foudre délibère  
À la portée du destin vint la pensée automnale  
Aile bienveillante sur les chemins de la vie.

**Clanisme** : « Comportement de personnes unies par une parenté de type clanique et qui recherchent leur intérêt commun sans se préoccuper des règles sociales et des lois. »

Lorsque la société inhibe, trop tôt, les rêves de sa jeunesse et maintient, trop longtemps, une trop grande partie de la génération précédente dans le cauchemar des désillusions, elle ne saurait évoluer vers autres chemins que celui de la division.

## **1 – Le processus de mondialisation**

### **1.1 Les principales phases de la mondialisation**

Le phénomène de mondialisation est intrinsèquement lié au développement du capitalisme dans le monde. La mondialisation n'est pas linéaire et on la divise traditionnellement en trois phases.

**La première mondialisation** commence sous la forme d'un capitalisme marchand. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Les Européens se lancent dans des voyages d'exploration à travers l'Océan indien et l'Océan atlantique. En 1492, Christophe Colomb aborde aux Antilles, reliant le Nouveau Monde et l'Ancien. Les nations européennes se constituent alors des empires coloniaux et font venir des esclaves noirs pour exploiter à leur profit les nouveaux territoires. L'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, La France, l'Allemagne et autres pays du vieux continent seront les principaux conquistadors des pays situés à l'Est et l'Ouest...

**La seconde mondialisation** débute au XIX<sup>e</sup> siècle pour accompagner l'essor du capitalisme industriel. Les pays européens se lancent dans l'industrialisation. Les entreprises recherchent des matières premières à bas prix et des débouchés. Les États font la conquête de vastes empires coloniaux notamment en Afrique et en Asie du sud. Les flux commerciaux s'exercent désormais à l'échelle mondiale. Deux économies-monde se succèdent : anglaise (vers 1850) puis américaine (à partir de 1918). Entre 1929 et 1945, la mondialisation subit un coup d'arrêt en raison de la dépression mondiale, de la montée des totalitarismes et de la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre, les États-Unis réorganisent le monde (conférence de Bretton Woods, plan Marshall) et imposent, en 1947, le libre-échange par les Accords du GATT : les pays occidentaux baissent leurs droits de douane. Le GATT deviendra en 1995 l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce).

**La troisième mondialisation** commence à la fin des années 1960 quand les colonies deviennent indépendantes et elle s'accélère à partir des années 1990 quand le communisme disparaît. Tous les pays adoptent le modèle capitaliste libéral, même ceux qui conservent une référence au communisme (Chine). Le capitalisme prend une forme financière car le secteur de la finance impose ses règles aux autres secteurs de l'économie (rentabilité très forte, publication régulière de résultats, primauté de la rémunération de l'actionnaire). Certains États prennent acte de la financiarisation de l'économie et mettent en place des réformes libérales pour attirer des capitaux (Margaret Thatcher au Royaume-Uni, Ronald Reagan aux États-Unis).

### **1.2 La mise en relation des territoires**

Les territoires sont mis en relation de façon intense : le commerce mondial est passé de 58 Milliards \$ (valeur de l'époque) en 1948 à plus de 12 000 Milliards \$ en 2009 (soit une multiplication par 200 en 60 ans, avec une multiplication de la population mondiale par 2,8), et en 2013 le PIB mondial est estimé à 70 000 milliards de dollars. Cette explosion du commerce s'explique par les progrès

techniques dans les domaines des transports et des télécommunications. Il est possible de transporter par mer des volumes de marchandises très importants à des prix très compétitifs en raison de la révolution du conteneur. Les grandes compagnies de navigation ont lancé des navires capables d'emporter plus de 10 000 caisses métalliques. Les navires sont non seulement gigantesques mais aussi spécialisés : porte-conteneurs, tankers, méthaniers, etc. Le transport aérien a connu la même évolution avec l'apparition de très gros avions. La révolution des TIC (Transports Inter Continentaux) a aboli les distances. Les chaînes de télévision et les opérateurs de téléphonie mobile ont fait lancer des satellites pour diffuser leurs programmes et relier leurs clients. Le réseau internet créé par les États-Unis permet de communiquer, de faire des affaires ou de se connecter aux grandes places financières.

### **1.3 Une inégale valorisation des territoires**

Conséquence des progrès techniques, aucun territoire n'échappe à la mondialisation. La mondialisation peut être une opportunité pour se développer, mais la mise en concurrence des territoires intègre autant qu'elle exclut. Les pays émergents ont accepté les règles du capitalisme libéral. Les BRICS (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud) disposent de territoires étendus, avec une population jeune. Ils deviennent des centres de production déterminants en profitant de la DIT (Division Internationale du Travail) et s'insèrent dans la mondialisation. La mondialisation reste défavorable aux Pays les Moins Avancés. Souvent à cause ou pour des contraintes culturelles, politiques et sociologiques. Les priorités des pays industrialisés seront leur développement technologique, la construction et la financiarisation facilitée par possibilité de délocalisation de la main-d'œuvre productive vers des pays à moindre coût social économique. Au cours des années suivantes, la capitalisation boursière allait être fortement induite par le capitalisme financier, la rapidité des transports internationaux et les fonctionnalités des réseaux informatiques, où les initiés à ces nouvelles techniques dues majoritairement à l'évolution de l'outil informatique et des sciences, auront compréhension utile à pouvoir « anticiper » les fonctionnements monétaires, et œuvrer dans les sphères économique-financières, sans aucun souci particulier quant à celles et ceux n'ayant pas saisi les subtilités inductives de la monnaie scripturale...

### **Impudence du politique, impotence de l'État**

Le désir de pouvoir est inhérent à toute carrière politique... Le pouvoir s'obtient. Il vous tombe rarement dans les mains. Qui reçoit le pouvoir avait, à minimum, par des manières de conjuré cotonneuses et discrètes, créé les conditions pour l'obtenir. Le pouvoir est le but de l'engagement politique. En démocratie comme dans un régime despotique, il se désire, se convoite, s'acquiert. De ce point de vue, rien ne différencie les systèmes politiques. Selon la culture du moment, l'impatience et la paranoïa s'expriment dans des niveaux différents de violence et de cruauté. Mais la trame et le but sont éternellement les mêmes. Se hisser au pouvoir et le conserver, telle est la loi. La politique est à l'image de la vie sociale. Elle en est la pointe la plus dangereuse. La convoitise du pouvoir existe dans les familles, dans les associations, dans les copropriétés, dans les syndicats. Dans les organismes où s'imposent les hiérarchies les plus articulées, où la progression dans le rang est la plus réglementée, les convoitises individuelles sont, normalement, contenues, parfois désavouées ou réprimées. C'est la raison pour laquelle nombre de politiques s'échappent de ces prisons. Ils fuient, par exemple, la fonction publique, ou trichent avec les règles.

Dans le monde politique, ils vivent dans des mœurs d'habilités soyeuses. Ils prospèrent par la fréquentation de cocktails et la rémunération des services rendus. L'usage du poison pourvu qu'il soit celui de la médisance, est légitime, voire admiré. Les appareils des partis et les cercles annexés fournissent de belles échelles aux ambitieux. Les carrières qui s'y ouvrent en valent bien d'autres. Elles mènent aux mêmes ports. Pour servir la collectivité, but de l'engagement politique, l'humble combat du citoyen est, normalement, le moyen le plus direct. Cette évidence est pour le moins contournée. Dérives et reconversions individuelles sont tolérées, sinon recommandées. L'insuffisance de résultats concrets légitime, au nom de la maturité acquise, tous les changements d'itinéraires. Tout échec est provisoire, toute manière de retrouver un axe intelligible est digne d'estime. C'est la variante contemporaine du bel aphorisme de Guillaume d' Orange, métamorphosé par la sombre imbécillité de ceux et celles qui se font une conviction du soin de leur bonheur personnel. Quand, le pouvoir s'exerçait dans un ordre symbolique, note Michel Schneider, l'énonciation de l'institution politique, se faisait dans la forme du « au nom de » : l'État, le bien public. Elle est passée au : en tant que, « porte-parole de la famille politique, du groupe social d'appartenance ».

À qui parlent les princes ? À eux-mêmes. Ou à leur miroir médiatique. De quoi ? D'eux-mêmes. De leurs ambitions.

Lorsque De Gaulle disait : « La France pense, la France veut ». Nul ne contestait l'identification, même abusive, de sa personne à celle de la France. En ce temps-là, sa personne pouvait être haïe tout en étant respectée. Quand un ministre des Affaires étrangères emploie ce mode d'expression devant une tribune internationale, on perçoit qu'il est mandaté, et que l'omission du « au nom de » constitue, face à une institution, dans un discours solennel, une facilité tolérable. Dans une société où le politique revendique la normalité tout en consentant au voyeurisme, l'identification de la nation à une personne, pratiquée à tout bout de champ, assumée sans retenue ni pudeur, assume la dégringolade du pouvoir public dans la sphère du privé. Elle relève de la perversion narcissique du gouverné...

*La vénalité est absconse, même pour la veule sotte et le crétin pesant. L'aveuglement et les abus empêchent la raison. Les rapports humains ne seront jamais les accords entre le riche charitable et le pauvre reconnaissant, l'idolâtrie et la soumission, l'homme esthète et la femme conquise, et réciproquement. Le corporatisme financier en est la faillibilité de l'épreuve collectiviste...*

### **Temps de confiance...**

Silence des justes combats,  
Ostentation sur lignes désuètes,  
Tautologie aux langues sournoises,  
Ségrégationnisme en partitions poussives,

Vociférations surbookées par une dialectologie en prémices de sujets diligentés aux seules aptitudes de funestes pertes, l'aiguille transperce les Marignanaises embrigadées aux articles bidon, structures sans charmes.

Que de l'oubli de ce qui n'a jamais existé, nous resterons debout face aux productions faxées par les gestes d'une amnésie cernée aux obligations des imprécations vaseuses ; en marigots suspects.

Amphitryons en branlette cognitive,  
Intelligence de petits narcissiques,  
Caricatures d'un guide de pacotille,

Divagations nationales filtrées aux séquences des ordonnateurs de schismes, calques en sémiocentrismes du roi « buzzique » ;

Balbutiements d'une veule prestance frappée aux doigts d'honneur d'adolescents incultes.

Coqs de basses coures,  
Absurdités aux ordres Gendres,  
Trottine en paternalisme hagard,

Révolte livresque de présidences larguées par sphères en practices de ghettoisation sociologique.

Intérieur en fourberies d'un castagneur au raz d'un éloge mafieux, porte-parole d'une philosophie politique aux pieds d'argile, casse instituée par destruction anti-créatrice.

Détournement des sources hydriques, essence taxée aux volontés d'un bricolage écologique sans vitalités homogènes, virulence de gouvernances cinglées aux censures en horizon d'effort au nom de césures sous encres sympathiques.

Caches en pleurs sans méthode,  
Arabesques sur toiles falsifiées,  
Triolisme aux écueils planifiés,

Quelle est cette alarme silencieuse qui n'eut ; aux besoins arborés de cris réfugiés sous bruyères, que solistes en vague idée d'une ordonnance empruntée à l'imaginaire structuré au piètre bellicisme sans issue ?

Fiancée configurée dans plus hautes sphères d'un gratte-ciel surdimensionné aux ignorances des pointes en rêves jaunis, sans courbures, le regard n'atteint plus que les zones tendues aux services des crépuscules sans mémoire.

Le bon sens ne s'émeut point,  
Instrumentalisation accaparatrice,  
Défilements de prostrées(es),  
Offrandes en éventaires figés,

Médias en cache misère, l'image des mains travailleuses s'est mue consumérisme sans arborescences utiles, la voie ainsi tracée aux maux déjà castrés de l'alchimie vitale, le néo-scientisme éviscère les ventres mous.

Qu'est-ce donc en cet état le sens de conservation du bien commun ?

Colonie des pics perdus dans les méandres d'un combat marqueté par les outils robotisés, automatismes liés aux prémices d'un langage entravé aux nombres ciselés par quatrains en triangulation porteuse de sang neuf ?

Débat-piège aux postiches d'abbesses fiduciaires ?

Paradoxe sans soins à misère,  
Appâts pour vers soyeux,  
Perspectives en esprits surnaturels,  
Éthologie d'émoticônes, déshumanisées,

Le conformisme d'actions déséquilibrées s'est pris dans les rets d'un filet maillé aux règles d'une éthique sans conservation, Droits et Devoirs n'ont plus que l'apparence de statues disloquées aux membres factices,

Les minorités viles se sont immiscées aux records des majorités coites, politiques des villes et naturalité circulaire des champs ; la confiance, c'est uniquement lorsqu'elle est réciproque, qu'elle fonctionne.

« Le poème évite avec discernement le raisonnement individuel.

Il cherche, parfois avec désillusions ; l'homéomorphisme aux précautions d'une interdisciplinarité des rationalités univoques filmées au formalisme de leurs sensibilités.

Des idées ; on peut en admettre avec immanence le raisonnement d'un scintillement incertain, libéré des contraintes d'un épisode sans lendemains...

Serait-ce, là, forme de transparence dans la syntaxe désillusionnée des sanctions de fraîcheur ?

Il serait difficile d'y admettre que le songe atterré aux cauchemars du réel n'y puisse trouver singularité affichée aux nouvelles anamorphoses... »

### **Bac d'arrivée – de départ... ou bac d'entrée ou de sortie ?**

Est-ce ou fut-il temps..., de connaître le TITRE avant de commencer à écrire sur le SUJET ? Sachant que les peurs, l'inconscience ou les certitudes individuelles, quant à ces choses de la vie n'ont et ne sauveront jamais personne. Mais sait-on que taire toutes relations en échange de savoirs quant à la réalité d'un présent interactif ne saurait, en aucune orthodoxie – us & coutumes – engendrer imaginaire attractif autorisant étude du véritable sens d'une curiosité utile à penser le libre arbitre comme une dissertation entre liberté d'être et accords en attachement d'une historiographie bordée au courant d'un potentiel futur respectueux du temps des actions concertées, voire attentionnées... Je souhaite, en cette presque deux tiers de manuscrit, soumettre à l'analyse, de celles et ceux ayant réussi à accéder au baccalauréat, ainsi qu'à autres, n'ayant pas eu, pour « X ET/OU Y » raisons, causes et devises, possibilités pour entrer ou facultés à y arriver. Le sujet de réflexion est défini à la fin du paragraphe suivant. Il va de soi, pour celles et ceux n'ayant pas réussi à concourir pour éventuelle accession ; à autres flux d'apprentissages grâce à un bac scientifique, littéraire, technologique... ; et

cetera... – j'en fais partie – qu'aucune différence de classe ne les notera, en entrée de civilités, comme, étant toutes et tous, des cancrs et ignorants(es) des choses de la vie et du monde naturel du et des vivants... Étant défini, en premier abord, qu'il en fut, pour nombre non négligeable, d'un utilitarisme de positions circonstanciées, une nécessité de retransmission népotique, envers cet objet servant les portes de procuration, au nom de nouveaux horizons, intellectuels et matériels, que les apparatchiks, n'ont souvent, eux-mêmes, pas réussi à franchir... ; pour arriver à se rapprocher de ce qu'il en est d'un bonheur particulier, dont le but collectif ne fut jamais défini. J'en serai, donc, aise à pouvoir lire dissertations quant à propres conditions liées aux avantages pragmatiques acoquinés à ce passeport pour l'avenir... ; continuellement incertain. Sachant, également que nos savoirs personnels, entre voies innées et voix d'acquisition ont commencé dans le bac à sable, puis pour les plus songeurs, le bac à fleurs...

Pour mes partitions cheminâtes ; ainsi qu'aux soins de mes divers apprentissages, après ces deux bacs, j'ai lu et goûté Bacon et Bacchus, à meilleures perceptions Baccarat des villes, notamment dans la grande (i) cité lyonnaise à cheval sur deux fleuves, moindres connaissances, à l'époque, envers les bacs à rats des champs, entrevus, plus tard, Bakou (la ville la plus sale du monde), entendu Bacri (scénariste et dramaturge français) et Bacqué (grand reporter), mais, réellement, pas vraiment connus... ; et Bach, que je ne connaîtrai jamais, sauf par l'écoute de sa musique... Plus imprévus ; les bas comptes, bas-coups, Bachelors et bas contes firent, ou, peut-être ; contribuèrent, déjà, en fond de seconde technologique, près du radiateur, à me ratatouiller contre les murs des retransmissions bâclées, ou tout du moins, pas, toujours, en phase avec les souhaits des étudiants(es), apprentis(es)..., et une société en continuelle métamorphose, tant au niveau ethnosociologique, technologique et épistémologique, qu'en les diverses et différentes dimensions ontologiques et sociologiques. Bon, quoiqu'il en fût de mon passé, et en est de mon cas personnel, maintenant, revenons à l'objet du sujet essentiel, à savoir ce thème apparenté à la philosophie et formulé par les questions suivantes, dont les réponses pluridisciplinaires, n'en ajoutèrent que points de vue voués à formes subjectives en dévoiement d'objectifs mutualistes et souvent marqués à insincérité de diffusions :

- Qu'envisagez-vous quant à votre future position, personnelle, professionnelle et sociologique, d'ici à sept ans ?
- Quels sont les moyens et outils imaginés pour réussir à réaliser vos souhaits ?

Vous avez six ans et un de plus pour envoyer vos conclusions à l'Académie de votre circonscription qui transmettra vos données personnelles au ministère de l'Éducation..., qui, lui ; se chargera d'évaluer les futurs programmes, tel que vous CROYEZ – si, si ; l'Académie Française en accepte, depuis peu, l'accord textuel – au nom qu'ils/elles se soient fait affichés(es), envers génuflexions, chéries, chéris, à vie... formalisées à conformisme béat.

Nous n'envisageons pas, esprit-libres, être soumis à cet ordre de la servitude, volontaire... en opportunistes iniques...

Imagineras-tu quelques années plus tard ?

### **Rien que des couronnes de pensées**

Homme, tu ne regardes plus que ta sale figure simiesque,



Celle qui se mire au faciès cynique de ton miroir tordu,  
Et, comme autres, sans pensées hôtes ; rester dans le cadre.

Pensées,

Femme, as-tu oublié le prisme de leurs couleurs chatoyantes ? Apparenté à ceux qui savent dévier les traits, des Lumières ; estourbissent...

Hors autres, fleurs aigries pliées sous tant de servitudes...

Offres sécures... regarde fille ; le paon étale sa pourpre...  
L'essentiel n'est pas que ce là... soit lemmes cerclés à reines et rois,  
Mais que princes et princesses s'instillent à viles pensées, dévots-tiques,

La vie n'a aucune définition, de ce que nomme femmes et hommes,  
Paradoxe du bien, du mal, de l'acceptable... De l'inavouable ;  
Existence communautaire Viable... Attentionnée,

Attachante, Libre, Évanescence ; Absconse, Solitaire,  
Aléas, Elle EST, c'est TOUT...

Mais Lilas, lis la Lysiane entre Lys et Lianes,  
Que cela te fasse plaisir ou non,  
C'est simple, la Nature, elle s'en moque,  
Et là, c'est bien observé...

Mais de rien...

Qui pouvait prévoir qu'aux portes de l'Europe, toute la haine, toute la barbarie des anciennes guerres, du XXIème siècle, en pleine période 'post-moderne' seraient sur le point d'exercer les mêmes anciens (accentués par les nouvelles technologies guerrières) ravages.

Qui prévoyait et qui pouvait prévoir inversement que ces mêmes hommes ayant combattu la barbarie du nazisme seraient exactement les mêmes hommes qui exerceraient pour leur compte cette même injustice.

Qui pouvait prévoir ce retournement de la servitude, qui pouvaient prévoir les coups de boutoir envers les démocraties, qui pouvaient entrevoir la montée des extrémismes, la réapparition des affabulateurs et qui de leurs revendications de la justice ils retourneraient aux plus basses pratiques de la démagogie ?

Qui pourrait répondre, aujourd'hui, de toute l'indifférence et de tant de crises ? Qui répondrait d'un peuple, d'un roi, des corridors de lèche-vitrines, des vendeurs de chimères, d'un homme, d'une femme, d'une mère, d'un père, des générations à venir, de l'humanité ?

PERSONNE !

L'humanité est faite de membres mensongers, de tricheries, malversations, jalousie et de toutes les tares de la puissance destructrice des hommes et femmes de petitesse ne sachant ni rire ni pleurer, sauf à entretenir leur "hôte" avec le cynisme suffisant au nihilisme passé et présent !

Qu'en sera-t-il demain ? Et de quoi sera-t-il fait ?

C'est la "grande chose" à laquelle personne ne peut répondre, ni les présomptions, ni les ambitions, ni le monde assurantiel comme celui de la thésaurisation "moderne".

Où à l'Est du nouvel Eden, lorsque les puits d'énergies fossiles auront fini de cracher leurs dernières liquidités noires, les hymnes nationaux des anciens régimes autocratiques auront cessé d'émettre les mauvais accords impropres à une possible synchronique socioculturelle, et que le petit homme sage drapé d'un sarrau blanc, avec un regard malicieux chaussé d'une paire de lunettes rondes, se sera définitivement détourné de la route du sel, car il aura compris que la destruction de celui de la vie est engendrée par les 14 milliards de pieds avançant toujours avec frénésie vers plus de consommation devenue compulsion consumériste anarchique envers Dame Nature.

Et tout cela au nom du dieu de la possession au lieu d'un alléluia envers la divinité de la sagesse, où les enfants d'Irène, déesse Grecque de l'équilibre et de la réconciliation, n'auront eu que peu de persuasion à ce que la descendance de Caïn, puisse faire un déni du dogme du père leur ayant édicté : « L'infernale convoitise pousse les enfants de Caïn à s'emparer de tout ce qui est à leur portée, et comme si ce n'était pas assez qu'un seul accapare ce qui suffisait à des milliers de ses semblables, il voudrait s'y établir, lui et toute sa couvée pour toute l'éternité ».

Par conséquent : « L'économie de marché moderne n'est pas l'économie de marché libre des flibustiers ordo et néo libéraux d'une guerre économique-financière révolue ; mais une économie de marché à engagement social qui permet à l'individu de s'épanouir, qui accorde la priorité à la valeur de la personnalité et qui récompense la performance avec un rendement mérité et communautairement gratifiant » (Ludwig Erhard, *Congrès du CDU*, Recklinghausen, 28 août 1948). *Où les probabilités modales de la politique sociale économique sont aussi importantes que « l'équilatéralité » collective...*

De Gaulle, outre son activité pendant la 2e guerre mondiale, a lutté contre le premier président de la Commission européenne : Walter Hallstein. Allemand fait prisonnier en 1944 par les Américains, amené aux USA, puis libéré et renvoyé en Allemagne, où quelque temps après il devint le premier président de la Commission européenne. De Gaulle ne souhaitait pas l'établissement de sa vision européenne, privilégiant la « partition » de l'Allemagne...

De Gaulle reconnaissait les services d'Hallstein à l'idée européenne, mais l'attribuait davantage à une certaine forme de patriotisme exacerbé, servant les intérêts de l'Allemagne, afin qu'elle retrouve le respect et un statut en Europe. De Gaulle n'appréciait pas le rôle de Hallstein, pour lui un simple technocrate. Il le voyait chaire de président de la CEE instituée par des États étrangers. Quelques années plus tard, il s'oppose à l'entrée de l'Angleterre dans l'Union européenne, la CEE à l'époque, car il avait certainement entrevu le but sous-jacent du néo-capitalisme anglo-saxon, même si les Ricains avaient libéré l'Europe... Avec l'URSS...

Hallstein affirmait que l'intégration institutionnelle était dans l'intérêt d'une industrie allemande forte à l'exportation. Ludwig Erhard et le ministère de l'Économie considéraient eux qu'il fallait une intégration fonctionnelle plus souple et défendaient la coopération économique intergouvernementale. Erhard était opposé aux structures supranationales et considérait que les propositions de l'office des Affaires étrangères sur une Europe fédérale comme méconnaissant les réalités économiques. Dans ce différend, Adenauer soutint finalement Hallstein mettant un terme au conflit acrimonieux et public entre Hallstein et Erhard.

De Gaulle prit une position très prononcée au sujet de la politique agricole commune et, le 21 octobre 1964, le ministre français de l'information Alain Peyrefitte annonça que la France quitterait la CEE si le marché agricole européen n'était pas mis en œuvre au 15 décembre 1964. Le 1er décembre 1964, Erhard, alors à la tête du gouvernement allemand, annonça que l'Allemagne accepterait les exigences françaises pour un marché commun du blé et, le 15 décembre, le Conseil des ministres établit un prix commun du grain valable à partir du 1er juillet 1967 et demanda à la Commission de soumettre des propositions sur le financement de la politique agricole commune avant le 1er juillet 1965. Les différences entre la France et la Commission – particulièrement entre De Gaulle et Hallstein – se réaffirmèrent quand la France occupa la présidence du Conseil, de janvier à juin 1965. Le 20 octobre 1965, Couve de Murville, à l'Assemblée nationale, poussa pour une révision des traités. Ceci fut rejeté par les cinq autres États membres. Lors d'une réunion du Conseil des 25 et 26 octobre, ils passèrent une résolution déclarant qu'une solution « doit être trouvée dans les dispositions existantes des traités ». En guise de compromis, toutefois, ils maintinrent la possibilité d'une réunion extraordinaire du Conseil pour discuter de « la situation générale des Communautés » – sans toutefois inviter la Commission. Après les élections présidentielles françaises des 5 novembre et 19 décembre 1965, de Gaulle accepta l'offre. Durant ces négociations des 17 et 18 janvier 1966, le ministre français des Affaires étrangères, Couve de Murville, abandonna la plus importante des exigences françaises.

L'« Union des Nations Européennes » (UNE) au profit des États (UE). **Economie sociale de marché : qu'est-ce que cela signifie exactement ? Siegfried F. Franke ; David Gregosz**

Déjà en 1948, Ludwig Erhard, ce personnage de la sociale économie avait-il prétexte rationnel par cette morphosyntaxique de sociale économie de marché ; « Soziale Marktwirtschaft » ? Ou celle d'« *Économie Sociale de Marché* » ?

Aujourd'hui, seuls trouveront les accords à cet adage : « Les groupes de population que nous pouvons visualiser comme un nombre communautaire, strictement supérieur à deux, capable de faire évoluer un espace de vies, politico-social-économique et culturel harmonieux, tout en ayant la vision philosophique, humaine, sociale, culturelle, économique et financière la plus objective et la moins spoliatrice possible, accompagnée du respect permanent de la vie, de la liberté et de la propriété, afin d'en atteindre avec attention, la sagesse et l'équilibre ».

*N'espérez jamais trouver votre sûreté dans les armes de la fortune. Sénèque*

Nelson Mandela disait : *Une population instruite, éclairée et informée est une des façons les plus sûres de promouvoir la bonne santé de la démocratie...*

Et Benjamin Franklin : *Un peuple prêt à sacrifier un peu de liberté pour un peu de sécurité ne mérite ni l'un ni l'autre et finit par perdre les deux.*

Et l'humanité au tournant de son histoire perdra les deux, lorsque Dame Nature, mère de tout le Vivant, aura suffisamment grondé, et déversera toute sa résurgence dépressionnaire, source de vies en ses pôles nord et sud, sur tout le vaste monde. À ce moment-là, même le diable, démons et autres serviteurs du Vilain s'agenouilleront et la regarderont tristement en lui demandant pardon... Mais il lui faudra un peu de temps pour recréer quelques indices de confiance et d'épanouissement dans le poulailler, afin que la poule aux œufs d'or puisse poser la question à sa classe de « CPV » (Classe Préparatoire à la Vie) : « À quoi ça sert, la Vie ? »... Et que toutes les petites mains se lèvent, afin que la maîtresse ou le maître d'école puisse enfin demander à ce cancre de Toto : « Peux-tu me répondre Toto ? ».

— Oui, madame. C'est prendre soin de Dame Nature ; participer à la réalisation de tout ce que nous indique la vie, afin de voir toute sa beauté et percevoir son extraordinaire biodiversité au nom des bons « tempos ».

— Bien Toto, et vous, tous les autres « petites et petits devenirs », qu'auriez-vous répondu ?

— La même chose, madame, en riant tous en chœur...

### **L'essentiel n'est pas de convaincre mais de donner à réfléchir...**

Cette espèce, de bipèdes, grégaire et invasive n'a toujours pas compris que le monde où elle vit est, en la faculté de ses savoirs, propriétés technologiques, composition biophysique et possibilités de voyage ; un continuum espace-temps fini. Si l'intelligence humaine ne réduit pas sa mécanique destructrice et n'adapte pas sa sociologie économique à son référentiel terrestre, notamment les plans industriels, champs cultivés et cultures vivrières dans ses cités et territoires en tant que zones de vie des espèces animales dont le mammifère-humain fait partie, alors il serait juste de penser que la civilisation du XXI<sup>e</sup> siècle a abordé un cycle de déconstruction civilisationnelle, où les dommages collatéraux seront assurément plus importants que les précédentes.

Alors oui, aujourd'hui, si le corpus humaniste sensé peut percevoir que l'hominidé de type bipède est sur une pente glissante où, sans changements notables, la tragédie sera celle de son délitement individuel et sociologique en prescription d'une 6<sup>e</sup> extinction des espèces, déjà commencée, alors nous pouvons, encore, par addition des bonnes volontés et utiles stratégies inverser la vapeur.

Mais il ne reste pas beaucoup de temps avant que les deux générations suivantes à la nôtre, voire les membres restants des deux d'avant, n'en subissent les pires outrages affiliés à cette évolution incohérente au rapport de la conservation des VIVANTS et du BIEN COMMUN...

Une générosité débordante, exsangue de bon sens associatif ne parviendra jamais à pallier le manque criard de lucidité et l'infantilisation en défaut de réalisme ; comme le déni de solidarité éthique et le collectivisme impotent ne sauraient qu'engendrer ce pour quoi le corporatisme en veulerie séditieuse omnipotente mènera invariablement à la sédition Cultura-Communautaire Intransigeante agencée par divisions ethnosociologiques.

**« Représentation – Objet – Sujet »**

N'aurais-je pas oublié un 4e terme ?  
Cette faculté dont personne ne saurait se passer !

En effet qu'en est-il de la PENSÉE ?

La scénographie – moderne – des sciences humaines serait-elle seulement possible sans la pensée ?

Que celle-ci soit philosophique, épistémologique ET/OU ontologique ?

Je n'ose prendre le temps d'approfondir tout de suite cette question des plus invasives chez le « mammifère humain » Son histoire ne fait que commencer. Quelques minutes, à l'échelle de l'univers connu...

*Le principal fléau de l'humanité n'est pas l'ignorance, mais le refus de savoir.* **Simone de Beauvoir.**

*Si la pauvreté est la mère des crimes... Le défaut d'esprit en est le père.* **Jean de La Bruyère.**

« N'espérez jamais trouver votre sûreté dans les armes de la fortune. » **Sénèque**

**Croyance :**

Trop d'attachement  
Peu d'attention  
Peu de liberté

**Possession :**

Trop de désir  
Trop de convoitise  
Trop d'égoïsme

**Déception :**

Trop de certitudes  
Trop de soi  
Peu de compréhension

**La colère :**

Trop d'ignorance  
Trop de refus  
Peu d'acceptation

**La rancœur :**

Trop de colère  
Trop de dénis  
Plus de libertés

**La haine**

Si la « croyance » devient « possession et obsession », elle entraînera tôt ou tard déception et colère, puis, la rancœur possédera, sans la plus petite once d'amour, le roi des animaux, car son combat pour sa croyance d'être le seul roi à avoir le pouvoir de gouverner les « prosélytismes », aura pris fin, et à ce moment-là, si la petite once est chassée par ses serviteurs ne croyant plus en « elle », alors, apparaîtra la « haine » présente, proche des lumières de la Lune brune, par son « ombre » « n » fois puissance de lui-même... Sauf si L'indifférence, en tant que « protection » de soi, n'est pas devenue le plus bas degré de l'attention...

### **La servitude**

« Quel est ce vice, ce vice horrible, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais servir, non pas être gouvernés, mais être tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? De les voir souffrir les rapines, les paillardises, les cruautés, non d'une armée, non d'un camp barbare contre lequel chacun devrait défendre son sang et sa vie, mais d'un seul ! Non d'un Hercule ou d'un Samson, mais de L'hommelet souvent le plus lâche, le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles ni guère foulé le sable des tournois qui n'est pas seulement inapte à commander aux hommes, mais encore à satisfaire la moindre femmelette ! Nommerons-nous cela lâcheté ?

Appellerons-nous vils et couards ces hommes soumis ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul, c'est étrange, toutefois possible ; on pourrait peut-être dire avec raison : c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent l'oppression d'un seul, dira-t-on encore qu'ils n'osent pas s'en prendre à lui, ou qu'ils ne le veulent pas, et que ce n'est pas couardise, mais plutôt mépris ou dédain ?

Enfin, si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assaillir celui qui les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves, comment qualifierons-nous cela ? Est-ce là encore lâcheté ? Mais tous les vices ont des bornes qu'ils ne peuvent pas dépasser. Deux hommes, et même dix, peuvent bien en craindre un ; mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme, cela n'est pas couardise : elle ne va pas jusque-là, de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume. Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer ?

Qu'on mette face à face cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille, qu'ils en viennent aux mains ; les uns, libres, combattent pour leur liberté, les autres combattent pour la leur ravir. Auxquels promettez-vous la victoire ? Lesquels iront le plus courageusement au combat : ceux qui espèrent pour récompense le maintien de leur liberté, ou ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent d'avec la servitude d'autrui ? » **Étienne de la Boétie**

### **La porte**

*Toute nue, la porte veille tournée vers le chemin par où tout peut venir pareil au cheval du destin.*

**Charles Rimbaud, Feu de tout bois**

On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années. On devient vieux parce que l'on a déserté son idéal.

Vous êtes aussi jeune que votre enthousiasme, vos désirs, vos souhaits, votre bienveillance, vos attentions et votre belle curiosité, aussi vieux que votre air désabusé, votre morne attitude, vos certitudes conformistes, votre malveillance intergénérationnelle.

Nous sommes aussi jeunes que notre confiance en nous et aussi vieux que notre abattement, nos peurs, notre refus d'analyse et notre acceptation d'ostracisme.

## **Voyelles**

« À noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles ;  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes

U, cycles, vibrations divins des mers virides  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux,

Ô, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges ;  
Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! »

## **Arthur Rimbaud**

« Tenter, braver, persister, persévérer, être fidèle à soi-même, prendre corps-à-corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter, la victoire ivre, tenir bon, tenir tête, voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. »

## **Victor Hugo**

### **Prisme d'inconsciences et/ou néfastes consciences**

« Que la sociologie la plus récente rencontre quelques sagesse anciennes, cela serait une bonne nouvelle. »

Mais même cela ne peut démontrer que l'intelligence humaine et la modernité sont une folie.

« Qu'il existe dans le présent, un réel toujours plus fort, refusant de croire que rien d'autre n'est à connaître, que plus rien n'est à aimer... ; est vrai. » Que le changement ne serait qu'une histoire sans défis dans un flot d'évènements, de rencontres et d'échanges aseptisés, apeurés par l'incertitude des croisements multiples et dépassements accentogènes, dans un monde d'asthénies physiologiques, de fourvoiements intellectuels et malentendus métapsychiques ; est faux.

Mais que le monde, ainsi versé dans les commodités des zones de confort pressantes, semblerait d'une tristesse infinie pour qui préfère la danse à mille temps notée aux accords des désirs et souhaits sensibles scindés à jeux éparés, où le verbe des amitiés et des amours serait teinté aux puissances de la verve des temps passés, dans un présent, riche des traits de lumière, réfléchissant à la couleur des feuilles mortes, tourbillonnant encore au sens de vigoureuses tourmentes... ; pour qui aime à flirter au vent des émois ; est une évidence humainement acceptable.

Quand j'en compris, bien tard il est vrai, les opportunistes patents de mes congénères, j'y crû entrevoir bien d'autres maux de controverse qui furent en intendance suffisante pour soumettre à mon questionnement ce qui pouvait être en improbité de sincérité afin de me laisser penser que l'amitié était chose trop hasardeuse pour y adhérer sans observance en ordonnance de méfiance, ou tout du moins en gardant temps suffisant à percevoir les potentiels accords et liens de covalence... « Mais, s'il y a prépondérance à méfiance, il ne saurait exister amitié particulière véritable ; me diriez-vous... »

J'en suis bien d'accord avec vous, mais plus qu'à vouloir, à tout prix, amitié en seul échange de lissage fourbe, controverses inexpressives, lâcheté de dérélition textuelle et didactique, ou sélection en voyeurisme simiesque au nom d'ébats funestes souscrits à néfastes barons, potentats et roitelets de pissotière, j'y consens à accepter de ne plus être en contact physique avec ces positionnements en accord de statuts vidés de l'essence primordiale, sans autres intérêts que celui d'une médisance en vile curiosité farcie aux chevrotines d'inculture, dans une flétrissure falsifiée par calomniateurs et calomniatrices à défrichage de bas compte.

Comment est-il possible de croire à la bienfaisance de ce type d'individus, notamment par leurs actions paradoxales quant à conservation du bien commun et observation de la condition humaine, en verve d'échanges inintelligibles et incompréhensibles au réel sens de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et la justice ? Surtout lorsque leur sémantique didactique, en clans d'introspection inique, ne saurait avoir utilité qu'en le ramollissement des cerveaux déprimés, des faibles d'esprit, ignorants(es), personnes fragiles et consciences béates envers des spiritualités en arguties de fadaise n'alimentant que le flot des incultures, des incertitudes, des déshérences et soumissions liberticides infantilissantes ; au profit d'administrateurs de groupes, gestionnaires d'intérêts individualistes, personnalités en philosophies absconses, dévots, guides en vacuité de bienveillances orchestrée par des clans obscurs disposant de moyens de retransmissions, outils médiatiques et pouvoirs psychologiques beaucoup plus machiavéliques que ces courbés(es) en vile représentation, prostrés(es) en servitude et petits diables à conscience « logo-boto-atomisée »...

La vie n'est pas la planète Walt Disney en inepties de marketing avec blabla d'ahuris(es)... Sauf, peut-être pour partie de la gent socioculturelle disposant de zone de confort encore satisfaisante, voire plusieurs démesurées, permettant à ces communautés, de l'entre soit culturel particulier, de se masturber l'esprit avec de la survivance dialectologique en verbalisme judéo-chrétien de nazes,



versets coraniques en débilites mentales et/ou spiritualités à prescription d'aseptisation sociologique, psychologique, physiologique et didactique par paralogisme d'herméneutique en valeur usurière de salauds, suffisants, prétentieux et jouisseurs de néfaste et cynique conscience ? Ces prosélytes en vernis d'humanisme n'ont peut-être pas une perception en analyse suffisante envers véritables athées, ainsi que l'étude suffisante en logorrhées d'un agnosticisme affiché à l'intéressement évanescent, envers philosophie politique, faisant fonctionner les mécanismes cognitifs en vœux de réels savoir-faire et authentiques savoirs être ? Chez certains essayistes ne figure-t-il pas encore quelques odeurs filigranées aux flagorneries pesantes de la sacristie ? Les bondieuseries niaises étant retenues sous prétextes à une spiritualité figée aux embruns d'une réalité axée sur les difficultés à y mener manifestes démis d'un pessimisme embarrassé. L'exubérante volonté universelle des agnostiques autorise à dégager controverse enrichissante en débat d'opérations bien utiles aux déploiements des exégèses prétendument sans failles au rapport du réel sens d'un essentialisme moins morose entre matérialisme de nécessité et existentialisme de pragmatisme engageant les circonvolutions attribuées à la conservation du bien commun dans les écosystèmes et biosystèmes apparentés au monde naturel du et des vivants. L'image starisée des politiques de vernis ne sera jamais le murmure autorisant les accords du chant entre le pauvre et le riche, le maître et l'esclave, l'ordonnateur et le serviteur...

### **Le paradoxe culturel est la faillibilité de l'épreuve matérialiste**

Et dans cette incompréhension généralisée l'antivirus de la philosophie politique a été érigé par les règles du corporatisme exacerbé, du productivisme endiable, de l'identité du clan, du ségrégationnisme vénère, voire de l'ordre de la félonie des Catéchèses, de la Torahnie élective mystifiée, la vile Coranie et autres bonimenteurs d'épîtres, où le seul point commun à toutes ces théorisations textuelles est en celui de laisser croire à leurs dévots, bigots, bigotes, serviteurs et genuflecteurs que la seule symbolique de l'entité virtuelle serait l'excuse d'ignorance et le pardon du déni de sollicitude... « Hors Sol » ?

### **En attente d'un jugement pour accessions en paradigmes incertains ?**

Autorisant la pensée humaine à déterminer le délit de non-initié comme une atteinte aux anciennes écritures, voire blasphème ; alors que par le langage logique la division intellectuelle ne saurait avoir commencé avant l'édiction balbutiante de ces « mots là », inscrits sur quelques feuilles, déjà mortes avant qu'elles ne puissent s'approcher de la gnose... ; et de la thèse attachée au discours entre les sciences et les arts...

Un(e) laïc (que), athées, agnostiques, non-croyants(es) et tout esprit libre seraient-ils en incapacité de pouvoir définir les limites du bien et du mal ?

Ici sur le plan terrestre ?

En ses zones d'existence ?

Biosystèmes & écosystèmes.

La question ne saurait se poser en ces termes, car :

« Tout est à l'intérieur et tout vient de l'extérieur... »

Et tout est à l'extérieur et tout vient de l'intérieur. »

Par conséquent, toute pensée douée de cognition a la capacité de s'approcher de la bonne conscience grâce à l'utile curiosité, l'observation du Monde, de ses habitants, avec intelligence de raison, bienveillante... Mais je crois malheureusement que chez certaines inconsciences et néfastes consciences, l'esprit des temps immémoriaux des Lumières est définitivement mort...

Ou alors est-ce le scélératisme qui habite la philosophie politique, l'angle social économique et les asthénies intellectuelles qui formatent la pensée antihumaniste déculturée ?

La perte de l'esprit attentionné est plus dangereuse que le manque d'un corps aimé. Je suis, etc., etc., etc.

### **Est île de besoin...**

Maintes fois j'y ai pensé, aux lieux sans déguisements  
Où l'esquisse arrive à se poser près des embarras d'arborescence,  
Là, proche des perceptions poussées au vent des, futures, connivences...

Non, pas pour croire à nos indisponibilités d'apparences,  
Inventivité sous les regards croisés des possibles rapprochements,  
Juste à ne plus, toujours plus, s'éloigner des passagères du temps...

Abus des parures de certitudes comme une liesse de solitude,  
J'y cru pouvoir pointer les failles entrecroisées de multitude,  
Mais il se peut que mon île de besoin fût, ce jour-là, satisfaite.  
L'obscur ennemi qui nous attaque, au cœur des fractures, le sixième sens

Aurait-il fuit le sursaut des âges sans aventures, en cache des retournements ?  
Non ! Même si la vie est d'égarés, elle est aussi une presque île d'attachements.

Voilà, je souhaitais finir ce petit statut « libre » par un peu de poésie, car je trouve qu'il en manque trop souvent dans l'ère du temps.

### **Quelques années âpres...**

Maintenant, la colère s'est éloignée des discours rebutants,  
Les vociférations criardes d'une harpie hirsute, finies,  
Les jalousies de possédés(es) au regard pantois,  
Grandissants signes prostrés aux vents mauvais,  
Buée en traces de cendres, tout le monde en veut.

Des cauchemars aux songes, assis sur une chaise de tortures,  
Les dames à la langue flétrie, pâteuse, toutes bêtes,  
Les amants de pantalonnade en marche de défroqués,  
Bravades rampantes, distillation aux fragrances putrides,  
Tabloïdes d'égarés(es), toutes les défaillances en veulent.

Les desseins du rêve, posés aux horizons des encres violines, de leurs passages pluviers, il reste quelques signes ; filtrés, les sourires en valse sincères, prismes aux yeux brillants,

Danse au bord d'une rive dont on ne revient pas,  
Potron-minet découvert, le givre, le soleil, la rosée,  
Ils sont restés suspendus au regard de la Lune d'hiver.

Je suis arrivé en ce monde après cette horrible guerre, et avant celle économique, toujours actuelle et devenant de plus en plus conflits « géo-politico-énergétiques » ; en 1959 sur le continent Africain. J'étais le résultat de l'union, d'une mère alsacienne et d'un père d'origine italienne. Cette femme était née en 1939, cet homme en 1933 et fut envoyé en Algérie, l'année après l'insurrection du 1<sup>er</sup> novembre 1954, suite à quelques échanges musclés avec un supérieur. Vous envisagez le bordel qui s'en suivit même après les accords d'Évian en 1962 ? Mais je continue à essayer d'assouvir mon inextinguible curiosité envers le monde et ses habitants, tout en étant lucide de la nécessaire utilité à être attentionné aux choses de la nature, organismes vivants et gens alentours, proches ou un peu plus éloignés de ma lucarne des discernements... Où les trois valeurs sociétales de bases en sont depuis bien longtemps, dans les pays civilisés, le « travail soumis à juste rémunération », l'esprit fraternel, et les « droits de l'homme, de la femme et de l'enfance »... Même si certaines personnes, parfois très proches, ont été soumises à quelques incompréhensions, envers ma singulière identité qui pourtant, me semble-t-il, n'est pas fondamentalement différente de celle de mes congénères ! Sauf peut-être chez ceux et celles possédant les quelques obscurs dogmatismes suffisants et nécessaires à éloigner la pensée humaniste des masses, vers le refuge nationaliste « absolu », ou sa pire forme est celle juste après le sectarisme engendré par les incertitudes, les peurs, la division des identités culturelles et l'inattention envers ces « choses de la vie », décelables pour parties en et par tous conflits sociétaux, puis révoltes civiles et autres rebellions, voire plus, où parfois trop d'inutiles croyances inhibent l'esprit logique et ne permettent plus d'entrevoir cette extraordinaire capacité d'être simplement humain dans le Monde Naturel Vivant... Et tout cela, accompagné par une certaine forme d'allégeance intergénérationnelle, par ouverture d'esprit suffisante et utile à la retransmission des meilleures connaissances et justes savoirs par celles et ceux d'avant et de maintenant, au nom de la possibilité de bien-être pour les générations arrivantes dans ce monde naturel minéral, végétal et organique, teinté aux plus extraordinaires pensées transmises et véhiculées par le discours entre les sciences et les arts...

**Michel Asti**

